

Anne-Marie MOVASSAGHI

Du sel dans les récits de voyage

Les relations de voyage seront-elles le nouveau dada des éditeurs des années 90 comme le furent les romans historiques de la dernière décennie? Le très populaire magazine des livres, *Lire*, le present dans son numéro double de l'été 90. Et de citer une longue liste de maisons d'édition ayant sorti récemment, dans diverses collections au nom toujours évocateur¹, des récits, récents ou anciens, de voyage aux quatre coins du monde – les tirages atteignant pour certains jusqu'à 55.000 exemplaires. Mais l'Iran ne figure pas dans ce panégyrique! Pourtant, c'était avec un plaisir toujours renouvelé que nous avons vu paraître un certain nombre de rééditions en livres de poche: d'abord, les grands classiques du genre, Chardin et Tavernier, tous les deux dans la collection "La découverte" de Maspéro² puis *Vers Ispahan* chez

1. "Voyageurs" chez Payot; "Étonnants Voyageurs" chez Seghers; "Terres d'aventure" chez Actes Sud; "le Tour du monde" chez Phébus et, la petite dernière de cette grande famille, "Terres et continents" chez Calmann-Lévy.

2. Jean Chardin, *Voyage de Paris à Ispahan*, n° 64 et n° 65, 1983; Jean-Baptiste Tavernier, *Les six voyages en Turquie et en Perse*, n° 32 et n° 33, 1981.

Christian Pirot³ et, tout dernièrement, une passionnante trilogie de Jane Dieulafoy aux éditions Phébus⁴.

En fait, depuis que les romantiques en eurent consacré le caractère exotique et compte tenu de l'attrait stratégique qu'exerça longtemps ce pays face aux convoitises européennes, les récits de voyage en Perse se multiplièrent au cours des deux cents dernières années. Leurs auteurs étaient d'une remarquable diversité: ce furent des entomologistes (Guillaume-Antoine Olivier), des botanistes (Rémi Aucher-Eloy), des archéologues (Charles-Félix-Marie Texier), des paléographes (Henry-René d'Allemagne), des médecins (Dr. Jean-Baptiste Feuvrier), des militaires (Paul-Ange-Louis de Gardane), des diplomates (Arthur de Gobineau), des chargés de mission (le comte de Sercey), des peintres (Eugène-Napoléon Flandin), des missionnaires (le père Eugène Boré), des aventuriers (Pierre Loti) qui se relayèrent pour narrer les péripéties de leurs pérégrinations, les surprises que leur réservait l'Orient et les leçons qu'ils retiraient de leur séjour, plus ou moins éphémère d'ailleurs dans la plupart des cas.

L'exception de P. Loti confirmant la règle, ces voyageurs n'étaient donc pas écrivains de métier et leurs récits n'appartiennent pas à la grande littérature: les renseignements qu'ils nous fournissent sur la Perse sont souvent alourdis par de "savantes" digressions ou d'indigestes exposés, précédant, suivant ou alimentant le récit de leur périple ou de leur séjour. Mais presque tous savent aussi apporter du piquant à leurs relations de voyage en parsemant leurs ouvrages, qui pourraient paraître rébarbatifs à certains, d'anecdotes plaisantes, d'annotations personnelles, de remarques spirituelles ou même – plus rarement – de notations poétiques.

Nous ne prendrons ici qu'un exemple car il est de poids: il s'agit du volumineux ouvrage (1 079 pages réparties en 4 tomes in 4°) d'Henry-René d'Allemagne, archiviste, paléographe et bibliothé-

3. Pierre Loti, *Vers Ispahan*, Paris, Christian Pirot, 1988.

4. Jane Dieulafoy, vol.1 *L'Orient sous le voile: De Chiraz à Bagdad 1881-1882*; vol. 2 *Une Amazone en Orient: Du Caucase à Persépolis 1881-1882*; vol. 3 *En mission chez les Immortels: Journal des fouilles de Suse 1884-1886*, Paris, Phébus, Collection "Le Tour du monde", 1990.

caire à La Bibliothèque de l’Arsenal qui fut chargé d’une mission archéologique en Perse, dans le courant de l’été 1907, c’est-à-dire pendant les événements de la Révolution persane du début de ce siècle⁵. “Le but [du voyage] était de constater plus particulièrement l’état des monuments dont un grand nombre avaient été détériorés ou même avaient complètement disparu...” et de répondre à “une fort aimable invitation de Son Excellence le Serdare Assad, le chef militaire de la puissante tribu Backhtiari, pour aller visiter son domaine”⁶. Son itinéraire – original par rapport à ceux des voyageurs qui l’avaient précédé⁷ – fut donc le suivant: entrée en Perse près de Goutchan; bref séjour à Méched; route vers Téhéran avec escales à Nichapour, Sebzevar et Véramine; de Téhéran, descente vers Ispahan en passant par Koum et Kachan; arrivée à Djounougoun, capitale d’été des Backhtiaris; retour, par la même route qu’à l’aller jusqu’à Téhéran; remontée vers la Caspienne par Kazvine, Recht et Enzeli⁸. D’où le titre de son ouvrage paru, chez Hachette, en 1911 (en 510 exemplaires⁹!) et contenant 960 clichés dans le texte et 255 planches hors texte, dont 47 en couleur: *Du Khorassan au Pays des Backhtiaris: Trois mois de voyage en Perse*. En réalité, Henry-René d’Allemagne avait tout juste passé deux mois et demi en Perse¹⁰.

5. Avant d’être envoyé en mission en Perse, H.-R. d’Allemagne y avait déjà fait trois brefs séjours en 1897, 1898 et 1899.

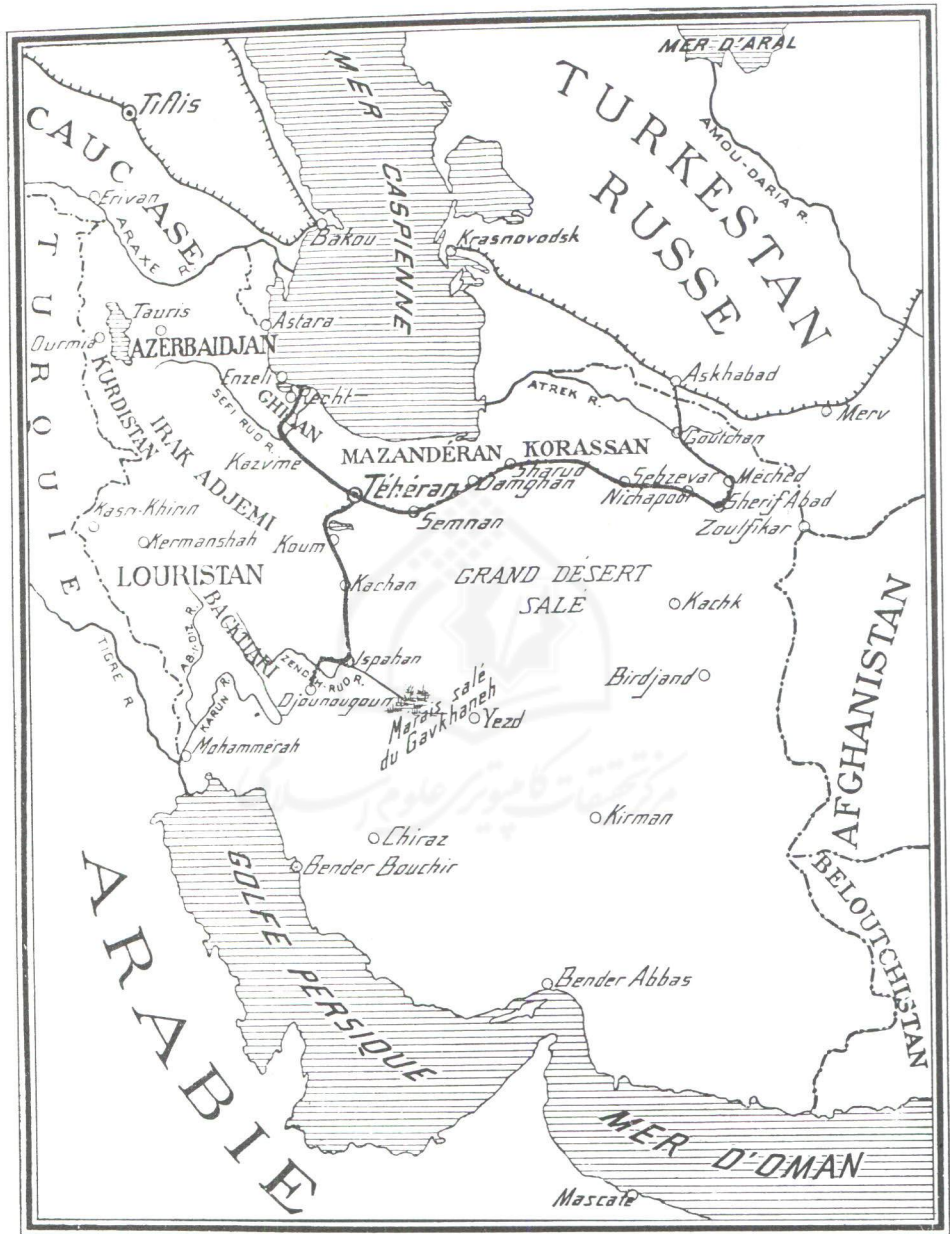
6. *Du Khorassan au pays des Bakhtiaris*, volume 1, préface, p.V.

7. Les trois itinéraires les plus fréquentés par voie de terre étaient: 1) Boucher-Chiraz-Ispahan-Téhéran-Recht-Enzeli; 2) le Caucase-Tabriz-Qazvin-Téhéran (aller et retour); 3) Qasr-i-Chirine-Kermanchah (Bākhtarān)-Téhéran-Recht-Enzeli.

8. Nous respectons ici la transcription des noms de villes telle qu’elle figure dans cet ouvrage. Cf. aussi carte p.50.

9. “Cet ouvrage a été tiré à cinq cent dix exemplaires répartis de la façon suivante: dix exemplaires sur papier impérial du Japon numérotés de I à X, deux cent cinquante exemplaires sur papier vélin numérotés à la presse de 1 à 250 et qui ont été mis dans le commerce, deux cent cinquante exemplaires spécialement réservés pour l’auteur”! Il a été traduit en persan par ‘A.-M. Faravashī sous le titre de *Safarnāme-ye az Khorassan tā Bakhtīyārī* (Téhéran, Ibn-e Sīnā, 1335/1956, XXXII + 1175).

10. Henry-René d’Allemagne avait franchi la frontière russo-persane dans les derniers jours d’août 1907, avait passé trois jours au palais de Djounougoun –



CARTE DU ROYAUME DE PERSE

montrant l'itinéraire du voyage de l'Auteur en 1907.

Nous ne traiterons pas ici de sa connaissance approfondie de l'histoire du pays, en particulier de la dynastie qājār, ni de sa présentation rigoureuse de l'administration persane, de l'agriculture, du commerce et du système monétaire, ni de la précision de ses exposés sur les arts persans (tapis, céramique, menuiserie et serrurerie, coutellerie, verrerie, art textile, etc.), ni de la description détaillée des grandes villes persanes, de leurs habitants (hommes et femmes) et de leurs mœurs, ni de sa précieuse collection de photographies et d'illustrations¹¹. Sa documentation, tant rassemblée sur place que complétée par de nombreuses lectures, s'est cristallisée en un ouvrage dense, destiné aux chercheurs. Mais les *Trois mois de voyage en Perse* d'Henry-René d'Allemagne – qui était accompagné du Docteur Jean Vinchon – ne se veulent pas seulement ouvrage de référence. L'archiviste, paléographe et bibliothécaire sait quelquefois se débarrasser de la morgue, de l'arrogance dont font si souvent preuve certains chargés de mission scientifique¹². Il sait insérer dans son texte de brefs récits pittoresques et ragaillardir le lecteur juste au moment où la fatigue pourrait commencer à se faire sentir.

Les exemples de cette technique particulière de revivification de l'esprit du lecteur sont nombreux et variés pour qui se plonge dans cet ouvrage. Prenons le thème le plus fréquent, à savoir celui du voyage proprement dit, auquel Henry-René d'Allemagne consacre deux volumes entiers, le souci primordial d'un voyageur étant le plus souvent celui du logement et du transport. Dans ce cas, la description des routes empruntées, des paysages observés, des lieux fréquentés, des personnages cotoyés peut être animée d'aventures personnelles. Ainsi, un jour d'automne, après avoir essuyé un violent orage près de Ghez-lès-Ispahan (sic), après avoir chevauché des heures durant sur des routes mal en-

←
du 20 au 22 octobre – et s'était embarqué pour Bakou le 18 novembre.

11. Avec la collaboration de plusieurs artistes – dessinateurs, notamment Mme Ranvier-Chartier, MM. Bouillon, Duval, Maurer et Frölich.

12. "Je ferai, dans mes publications, abstraction complète de mes aventures personnelles et je ne parlerai que des questions scientifiques, des découvertes qui me permettront de jeter un jour nouveau sur ces contrées, jadis à peine connues..." , remarque à la même époque J. de Morgan dans sa préface de *Mission scientifique en Perse*, 2 vol., Paris, Ernest Leroux, 1894.

tretenues, après avoir franchi des ponts sans barrière en se confiant “à l’instinct des chevaux qui sont beaucoup plus malins que les conducteurs”, après avoir enfin fait l’interminable traversée nocturne des rues d’Ispahan qui “rappelle aux touristes ce conte des *Mille et une Nuits*, dans lequel les voyageurs circulent au milieu de villes endormies depuis des siècles, et où le bruit des pas de leurs montures éveille à grand’peine les échos assoupis”, est-il, avec ses compagnons de route, à la recherche d’un gîte pour la nuit. Et c’est avec beaucoup de verve qu’il nous raconte cet épisode du caravansérail de la poste:

... le maître de poste, réveillé dans son premier sommeil, nous reçoit fort mal, et, pour répondre à notre demande de logement, se contente de nous montrer un escalier en haut duquel il nous assure que nous trouverons des chambres... On frappe à plusieurs portes fermées, et de l’intérieur s’échappe toujours le même grognement que notre interprète traduit par ce mot “ballé”, qui signifie “plus haut”, c’est-à-dire: allez sur le toit... Nous finissons par trouver une pièce innocupée¹³...

(tome IV, p.52)

En route vers le pays des Backhtiaris, d’autres aventures attendent nos voyageurs: le jeudi 17 octobre, quittant le caravansérail d’Haji-Abad, au-delà de Nejefabad – caravansérail où ils avaient d’ailleurs choisi de passer la nuit pour éviter les longues palabres qui les auraient autorisés à être reçus dans un des palais appartenant à Zil-es-Sultan – un accident survient à l’un de leurs chevaux et Henry-René d’Allemagne n’hésite pas à nous en faire une peinture aussi expressionniste que macabre:

Décidément, je conçois de grandes inquiétudes pour le reste de notre voyage sous le rapport de nos chevaux. Ces animaux, après cette première journée, semblent complètement fourbus, et c’est à grand’peine que nous effectuons notre départ; il survient même, à cet instant, un événement tout à fait fâcheux: un des chevaux, faisant un écart subit, a le poitrail labouré par l’un des clous en fer qui font saillie sur la porte du caravansérail; une blessure longue de 15 à 20 centimètres en résulte, d’où s’échappent des fragments de peau déchiquetée. On fait un pansement sommaire avec des morceaux de feutre carbonisés et du sucre candi réduit en poudre.

(tome IV, pp. 146-147)

13. “ballé” – qui, en fait, devrait être transcrit “balé” – signifie *Oui...* *Qu’est-ce que vous voulez?* alors que “bālā” signifierait *en haut*.

Curieusement, et ceci sans transition aucune, succède à cet horrible tableau une description d'un paysage, à la Loti. Technique revigorante de la douche écossaise!

Le paysage qui s'offre à nos yeux au lever du soleil est admirable. Devant nous, la montagne présente des teintes d'un gris violet avec de grands trous d'ombre, puis elle se continue à l'horizon en une série de monticules aux descentes rapides. Des nuages bleu sombre s'éloignent au fur et à mesure que le sol monte, et ne sont bientôt plus qu'une tache très légère à peine estompée.

(tome IV, p.147)

Les voyageurs sont alors dans la vallée toute verte d'Ispahan où s'étendent à perte de vue des cultures de coton et où se dressent une multitude de ces pigeonniers, si particuliers à la région. D'où les allusions inévitables à Chardin qui estimait que, de son temps, il y avait plus de 3 000 tours de ce genre aux environs d'Ispahan, et à Oléarius qui racontait que le Shah s'amusait à tirer au pigeon en s'installant sur le sommet d'un de ces édifices! D'où aussi une description détaillée de ces tours à pigeons et de leur utilisation.

Bien que le but de son voyage en Perse eût été Djounougoun, Henry-René d'Allemagne fut fasciné par Ispahan, sur laquelle il s'étend longuement. Plus de quatre-vingts pages riches en renseignements sur tous les aspects de cette ville: travaux artisanaux; monuments, palais et mosquées; avenue de Chehar-Bagh et Meidan-i-Shah; gouvernement de Zil-es-Sultan; quartier arménien de Djoulfa; condition des juifs; peintures à fresques du temps de Shah Abbas, etc. Mais l'homme sensible qui transparait derrière le chercheur sait nous faire partager ses sensations, comme nous le montre cet extrait qui nous transporte au bazar d'Ispahan:

Dans tout ce bazar couvert, il se dégage une pénétrante odeur, où la poussière et le goût des épices fortes se mêlent curieusement au parfum douteux des vieilles hardes, des harnais hors d'usage, puis à un indéfinissable relent d'hommes et de bêtes. Tous ceux qui ont voyagé en Orient ne peuvent manquer de se souvenir de ces senteurs étranges qu'on retrouve dans toutes les grandes agglomérations.

Notre appareil olfactif éprouve enfin un instant de répit; nous traversons une petite place où sont amoncelés des melons très mûrs du plus beau jaune or tandis que par endroits le jus des grenades sanglantes,

entassées dans des paniers, jette une note chaude et gaie au milieu de toutes ces cucurbitacées.

(tome IV, p.134)

Son goût de la précision, de l'érudition peut également alterner avec des analyses de comportement, qu'il fait le plus souvent sur un ton humoristique. Ainsi, alors qu'il se trouve dans le Khorassan, sur la route d'Askhabad à Méched, il nous dresse la liste des taxes que l'on imposait autrefois sur les voyageurs qui empruntaient les routes de Perse ("20 francs sur les chariots à quatre chevaux, 3 francs par chameau, 1 franc par bête à cornes et 50 centimes par mouton") – les sommes recueillies devant, en principe, servir à l'entretien des routes –, il note scrupuleusement le genre d'oiseaux ("des huppés notamment") ou de fleurs ("des fleurettes bleues disposées en grappes qui appartiennent à l'espèce de la lavande sauvage") qu'il voit le long de la route "jalonnée de cadavres de chameaux plus ou moins dévorés par les chiens et les chacals". Mais en arrivant à Imam-Kuli, où se trouve le plus grand caravansérail de la route, il est surtout frappé par la réaction des enfants du village à la vue de ces "Faranghis":

... les Européens fréquentent assez peu ces parages, et il faut voir avec quelle curiosité les *Batshahs* (les petits jeunes gens) arrivent comme de vraies volées de pierrots pour picorer auprès des étrangers. Sans être civilisés, ils ont cependant une sainte terreur de l'objectif, et les fillettes, montées sur les toits des maisons, savent, avec prestesse, prendre leurs jambes à leur cou aussitôt qu'elles aperçoivent un kodak braqué sur elles. Quant aux gamins, c'est à peu près la seule manière de se débarrasser d'eux, et devant un appareil photographique ils se dispersent en poussant des cris affreux, comme s'ils avaient le diable à leurs trousses.

(tome III, p.54)

La même scène se répète à Aiwan-i-Kaif; sur la route de Sharoud à Téhéran. Les voyageurs ayant fait étape dans un humble "kava-khaneh" pour permettre aux attelages de se reposer, Henry-René d'Allemagne met à profit cet arrêt forcé au bord du Jadj-Rud pour observer le fleuve qui "peut atteindre plus d'un demi-kilomètre de largeur au printemps", les piles en briques cuites d'un pont qui, "trois ou quatre siècles plus tôt", servait à relier les deux rives et la maison de poste où ils prendront bientôt leur repas. En outre, "pendant que les chevaux

mangent leur orge”, il court “le long des rives du torrent, en quête de quelque sujet inédit”:

Mais là, aussi, les indigènes se méfient de tout ce qui peut ressembler à un appareil photographique; en criant le mot “Ax”, qui veut dire image, soleil, photographie, ils se cachent la tête et s’arrangent de façon à ne présenter, à la manière du hérisson, qu’une boule informe bien faite pour rebuter le plus tenace des touristes.

(tome III, p. 204)

Reçu au château de Khodaram-Khan à Tchale-Choutour, sur la route d’Ispahan à Djounougoun, notre voyageur, là encore, utilise la même technique: longues descriptions suivies d’une anecdote savoureuse. Visite du jardin avec ses “bâtons de Jacob, chrysanthèmes et volubilis”; peinture minutieuse du salon de réception construit à l’ancienne mode “sans aucun mélange de cet affreux goût européen qui est venu abâtardir les plus belles choses de la Perse”; énumération des plats du succulent dîner qui leur a été servi (et qui “ne renferme guère, malheureusement pour nos estomacs, que des viandes sucrées, un lapin avec une sorte de confiture, des poulets aux pruneaux et de la gelée de grenade cuite; pour dessert, du lait caillé porté sur un lit d’herbes agrémenté de poireaux, d’oignons et de menthe”); **précisions** sur la cérémonie du “kalian”; relation de la conversation avec son hôte qui se prolonge tard dans la soirée. Enfin, point d’orgue de cette symphonie descriptive, une scène de panique dans l’“andéroun”:

Sous la garde d’un soldat backhtiari, mon ami, M. Vinchon, va visiter le nouveau palais et, en passant de pièce en pièce, parvient dans la partie la plus secrète de l’Andéroun, c’est-à-dire des appartements réservés aux femmes. La présence d’un homme, et surtout d’un étranger, provoque en cet endroit un remue-ménage analogue à celui qui se produit sur une fourmilière quand, par malheur, un chasseur mal avisé vient à mettre le pied au milieu des cellules de ces laborieuses bestioles. De petites servantes partent de tous côtés en poussant des cris aigus, des portières se baissent, des portes claquent, on crie au sacrilège, puis une vieille femme vient obligeamment remettre les visiteurs intempestifs dans le bon chemin, et pousse même la bonté jusqu’à leur montrer un atelier où se fabriquent de grands tapis, destinés à la pièce même où ils sont tissés. Au milieu des femmes soigneusement voilées, une petite gazelle folâtre gaiement, bondissant de côté et d’autre, tout comme un jeune chat dans

nos appartements modernes.

(tome IV, p.161)

Comparé à la totalité de l'ouvrage, le chapitre qui concerne "les femmes persanes" et leur condition est restreint – tout juste 36 pages – ce qui s'explique facilement par le fait qu'un homme étranger à la famille, "faranghi" de surcroît, ne pouvait pénétrer dans les "andérouns". Dans ce domaine, Henry-René d'Allemagne ne fut pas plus privilégié que les autres voyageurs. Mais c'est en termes cocasses que, dans l'introduction à ce chapitre VI du deuxième tome, il nous décrit, en empruntant les stéréotypes des poètes persans traditionnels, la femme persane:

Si nous nous en rapportons à la phraséologie quelque peu ampoulée des poètes, voici quelles seraient les caractéristiques de la beauté chez une femme: "Avoir la forme gracieuse d'un cyprès, la taille aussi svelte qu'un cure-dents, l'allure élastique d'un tendre faon, un visage de lune à la quatorzième nuit, les joues d'une tulipe, les yeux d'une gazelle mourante, les lèvres comme une grenade éclatée, dont la couleur cramoisie fait pâlir les rubis, enfin une expression aussi douce que celle d'un perroquet mangeant du sucre..."

(tome II, p.1)

Le tome I de *Du Khorassan au Pays des Backhtiaris* comporte cinq chapitres, très documentés sur la Perse géographique et sociale, l'agriculture, le commerce et l'industrie, l'instruction publique et le Culte, les mœurs et les coutumes. Et, étant donné le caractère sérieux de ces thèmes, il n'était guère possible à l'auteur de se laisser aller à la plaisanterie. Pourtant, à certains moments, il semble bien qu'il ne puisse pas résister à l'envie de faire rire ou tout au moins sourire... Jugeons en par ce détail curieux – probablement véridique – sur l'élevage des bovins qu'il place, en sandwich, entre un traité sur la répartition des terres et une étude des différentes techniques d'irrigation:

Les vaches sont petites et ont très peu de lait; suivant une opinion, il paraît même que, quand on leur enlève leur veau, elles cessent totalement d'en donner; aussi, pour éviter cet inconvénient, les Persans ont-ils imaginé d'user de stratagème: le veau tué, ils rembourrent sa peau avec de la paille et placent ce mannequin à côté de l'animal au moment de la traite du lait.

(tome I, p.51)

Dans un esprit identique, les quelques lignes ci-dessous introduisent une analyse de l'état de la sériciculture en Perse, au début du XX^e siècle—quatre longues pages de texte érudit complété par trois illustrations à la plume d'une magnanerie et du travail de dévidage des cocons, une photo du procédé de séchage des cocons de vers à soie à Recht et deux planches hors texte représentant des tissus de soie du XVI^e et XVII^e siècles:

C'est au mois d'avril que l'on s'occupe de l'éclosion des œufs [de ver à soie]. Pour ce faire, les indigènes et particulièrement les femmes, attachent les œufs sur des feuilles de papier, qui sont ensuite placées sous leurs vêtements à même la peau, et c'est la chaleur humaine qui fait l'office des couveuses artificielles employées dans les magnaneries de la vallée du Rhône. Au bout de quelques jours, trois ou quatre environ, les œufs sont éclos et les chenilles apparaissent.

(tome I, p.56)

Henry-René d'Allemagne devait être un fin psychologue pour émailler ainsi ses études sérieuses de récits curieux, légers ou humoristiques et pour, au moment propice, procurer la détente intellectuelle nécessaire au lecteur. Le domaine médical, cher à tous les comédiens du monde, sert aussi de tremplin à sa verve et ce, dès son arrivée en Perse, notamment à Goutchan quand, pour la première fois, il observe les méthodes pratiquées par un "esculape oriental":

La dame en question se plaignait d'enchifrènement, accompagné de violents maux de tête. L'homme de l'art, après avoir mûrement réfléchi, déclara que le cas pouvait être envisagé sous une double hypothèse. C'est, dit-il, que cette dame a le nez bouché par un insecte qui se sera échappé des fleurs qu'elle aime à respirer, ou bien encore c'est le parfum même des fleurs qui a congestionné la muqueuse intérieure du nez. Toutefois, sans s'arrêter longtemps à ces deux premières hypothèses, il déclara qu'il lui semblait plus probable que tous ces maux étaient causés par une petite hémorroïde, sorte de cerise rouge, expliqua-t-il, qu'il pourrait facilement retirer avec des pinces. On le pria naturellement de n'en rien faire et la dame guérit tout naturellement.

Dans un autre cas, le même médecin fit preuve d'une sagacité encore plus éminente. Il se trouvait en présence d'un domestique indigène, qui, au cours d'une rixe, avait eu la cuisse traversée par une balle de revolver. Il y avait là une plaie purulente qui ne pourrait, dit-il, être guérie que par l'application du corps d'un coq blanc écorché vivant; la peau de l'animal, exposée à un feu de crottin d'ânesse, devait en outre rester appliquée sur

la blessure et la guérison suivrait dans les vingt-quatre heures.
(tome III, p.59)

C'est aussi de façon bien plaisante qu'à la fin de son récit de voyage, Henry-René d'Allemagne nous fait part d'un remède populaire utilisé pour guérir les troubles provoqués par les piqûres de la célèbre punaise, dite de Mianeh, qui terrorisait les étrangers de passage en Perse tout en épargnant les indigènes. Nombreux furent les voyageurs à mentionner cet insecte particulièrement dangereux, non seulement à Mianeh mais, sous différents noms ("kaneh" en Azerbaïdjan; "chab-gaz", c'est à dire *mordant la nuit* à Chahroud; *Argas Persicus*, pour les savants), tout au long de la route de Téhéran au Khorassan. Une des meilleures études sur ce sujet semble avoir été faite par Schlimmer¹⁴ qui traitait les affections dues aux piqûres de punaise à l'aide de la poudre minérale de Boudin et du sulfate de quinine:

Un redoutable ennemi pour les voyageurs qui circulent dans ces pays est une sorte de punaise, en persan "Gherib-Gez", de son nom scientifique *largas(sic) persicus*. Cet insecte, d'un gris sombre, est parsemé de petites taches rouges sur le dos, et occasionne des morsures particulièrement dangereuses pour les étrangers; on assure même que, dans certains cas, elles peuvent être mortelles. Les indigènes sont complètement exempts de ce fléau, car, depuis de nombreuses générations, ils ont été inoculés à un tel point qu'ils se trouvent réellement immunisés. Toutefois, quand ils sont incommodés par les morsures de cette punaise, les paysans recommandent l'absorption d'un bol de lait caillé; le patient est ensuite placé sur un siège, soutenu par des cordes attachées au plafond de la pièce; une violente torsion du point de suspension provoque un étourdissement qui est, paraît-il, très salubre pour annihiler les effets du poison.

(tome IV, pp. 270-271)

Enfin, et toujours à propos de la médecine, la scène décrite ci-dessous, qui fera sans doute grincer des dents plus d'un lecteur par son humour noir, a pour seul but, comme le chocolat de la pilule, de nous aider à "avalier" la longue dissertation sur les Kurdes du Khorassan, leur administration, leurs mœurs, etc. qui lui succède:

14. J.L. Schlimmer, *Terminologie médico-pharmaceutique et anthropologique française-persane*, Téhéran, Lithographie d'Ali Gouli Khan, 1874. pp. 48-49.

C'est à sept ans que les enfants mâles subissent le baptême musulman. La chose se pratique en grande cérémonie; devant toute la famille assemblée dans la maison, on amène le jeune garçon qui s'assied sur les genoux de son père, et on attend la visite de l'opérateur, le barbier du lieu. Quand celui-ci est arrivé, on étend l'enfant à terre et le chirurgien improvisé s'accroupit sur le ventre du patient, la tête tournée vers ses pieds. A l'aide d'une cordelette, il fait une ligature et serre fortement avec un petit bâton qui fait le moulinet. Pendant ce temps, le papa raconte à son mioche des histoires pour lui faire prendre patience, puis au moment psychologique, le barbier porte le coup de rasoir pendant que le père bourre de friandises la bouche [de l'enfant]. Aussitôt que ce dernier a senti le tranchant de l'acier, il hurle, se fâche, mais il est trop tard...

C'est avec de la cendre chaude que l'on cicatrise la plaie.

(tome III, p.54)

Il serait incomplet de terminer cette étude sans mentionner le dernier procédé utilisé par Henry-René d'Allemagne pour alléger le contenu de son ouvrage, à savoir celui du "récit dans le récit": de temps en temps, le savant voyageur, qui ne dédaigne pas la veine populaire, puise, pour le plaisir de ses lecteurs, dans le répertoire des conteurs de caravansérail, comme le témoigne l'histoire ci-dessous:

Histoire d'un gouverneur et d'un paysan. Notre première nuit en territoire persan se passa d'une façon charmante; on avait mis à notre disposition une maison fort convenable, garnie de tapis très propres, et le chef de la poste aux lettres avait fait faire dans sa demeure un excellent pillau qui fut le très bien venu. Au lieu des vieilles chansons dont nos aïeux égayaient la fin des repas, le maître de poste nous conta l'histoire suivante, qui ne manque pas de couleur locale: "Dans une ville persane, le gouverneur, qui aimait à se promener à pied au milieu de ses administrés, rencontre un jour au bazar un homme la tête enveloppée de bandelettes sanglantes. Peu après il le fait appeler en sa présence, et l'interroge ainsi:

"Dis-moi, Ali, qui t'a fendu la tête et mis dans cet état?

– Mais, seigneur, c'est ma vache qui, en se retournant brusquement, m'a frappé violemment d'un coup de corne."

Comme cette réponse ne faisait pas l'affaire du gouverneur, qui voulait avoir l'occasion de prononcer un jugement à propos d'une rixe et de condamner le délinquant à une forte amende, il renvoie l'homme à la tête fendue en lui ordonnant de se présenter à nouveau deux jours après.

Fidèle au rendez-vous, l'homme revient. Le gouverneur lui ordonne de dire l'exacte vérité. Le malheureux renouvelle sa déclaration dans les

mêmes termes que précédemment.

“S’il en est ainsi, dit le gouverneur, il faut que justice soit faite, et la bête aura la tête tranchée, puisqu’elle se trouve dans l’impossibilité de payer l’amende.”

L’artisan se jette alors aux pieds du gouverneur, lui embrasse les genoux et le supplie de faire grâce de la vie à sa vache qui est son unique gagne-pain et sa fortune.

“Je vais, dit-il, me trouver dans la plus noire misère, et je supplie Votre Excellence de faire grâce à ma vache.

– C’est bien, répond alors le gouverneur, puisque tu veux garder la bête, c’est toi qui paieras l’amende!”

(tome III, pp. 50-51)

Bref, si Henry-René d’Allemagne a privilégié le sérieux dans ses souvenirs de voyage – ce qui fait tout l’intérêt de son ouvrage pour les iranologues – il a également su rompre le cercle étouffant de la description trop minutieuse ou trop technique pour présenter aux lecteurs amateurs des scènes humoristiques ou hautes en couleurs qui flattent ce goût de l’étrange que chacun de nous possède toujours à quelque degré. Ainsi, en saupoudrant ses *Trois mois de voyage en Perse* de courts passages qui intriguent par leur exotisme, aiguise-t-il notre désir d’en savoir davantage sur la Perse d’autrefois. Et tel l’edelweiss qui se cache au cœur des rocailles des régions alpestres, le pittoresque, émergeant d’un excès d’objectivité, met du baume au cœur (et à l’esprit) du lecteur tout en excitant son appétit de lecture.